

## Laurence Martin

### Le transfert négatif de Joseph Wortis \*

« Le transfert négatif mériterait qu'on l'étudie plus à fond [...] Dans les formes curables des psychonévroses on le découvre, à côté du transfert tendre, souvent en même temps et ayant une seule et même personne. C'est à cet état de choses que Bleuler a donné le nom excellemment approprié d'ambivalence. Une semblable ambivalence de sentiments semble, dans une certaine mesure, normale mais, poussée à un degré trop élevé elle est certainement l'apanage des névrosés. Dans la névrose obsessionnelle "une scission précoce des paires contrastées" semble caractériser la vie instinctuelle et fournir l'une des conditions constitutionnelles du sentiment morbide. C'est l'ambivalence qui nous permet le mieux de comprendre l'aptitude des névrosés à mettre leurs transferts au service de la résistance. Lorsque la possibilité de transfert est devenue essentiellement négative, comme dans les cas des paranoïaques, il n'existe plus aucun moyen d'influencer ou de guérir les malades <sup>1</sup>. »

Le transfert sur la personne de l'analyste ne joue le rôle d'une résistance que dans la mesure où il est transfert négatif ou bien transfert composé d'éléments érotiques refoulés. Le transfert négatif est donc de l'ordre de l'expression d'une résistance, c'est-à-dire ce qui cause l'arrêt des associations en opérant une fermeture de l'inconscient. Freud note déjà que le transfert négatif peut provoquer l'arrêt du traitement ou une résistance à la guérison. Cela l'a conduit à mettre en évidence la réaction thérapeutique négative, soit une résistance du patient à la guérison. Il conclut l'article de 1912 en précisant que la résistance est précieuse, puisqu'elle permet de « mettre en lumière les émois amoureux secrets et oubliés des patients, en conférant à ces émois un caractère d'actualité. » Le transfert positif est donc un moteur pour la cure, le transfert négatif et les résistances qui l'accompagnent œuvrent à ce que quelque chose d'essentiel ne soit pas laissé dans l'ombre, ne reste pas méconnu. Cette prise en compte du transfert négatif est ce qui permet de distinguer la psychanalyse des autres méthodes de traitement :

« La cure psychanalytique ne crée pas le transfert, elle ne fait que le démasquer comme les autres phénomènes psychiques cachés. Ce qui différencie les autres cures de la psychanalyse ne se manifeste qu'en ceci : le

malade, au cours des traitements, ne fait spontanément appel qu'à des transferts affectifs et amicaux en faveur de sa guérison ; là où c'est impossible, il se détache aussi vite que possible du médecin qui ne lui est pas "sympathique" et sans s'être laissé influencer par lui. Dans le traitement psychanalytique, par contre, et ceci en rapport avec une autre motivation, toutes les tendances, même les tendances hostiles, doivent être réveillées, utilisées pour l'analyse en étant rendues conscientes ; ainsi se détruit sans cesse à nouveau le transfert. Le transfert, destiné à être le plus grand obstacle à la psychanalyse, devient son plus puissant auxiliaire, si l'on réussit à le deviner chaque fois et à en traduire le sens au malade<sup>2</sup>. »

C'est ainsi que Freud conclut l'exposé du cas Dora, dont il explique l'échec, c'est-à-dire qu'elle lui ait donné son congé, par le fait qu'il n'ait pas réussi à se rendre maître du transfert à temps... À temps pour l'interpréter.

Le récit que Joseph Wortis nous livre va-t-il nous permettre d'en apprendre un peu plus sur le transfert négatif ?

### *Psychanalyse à Vienne, 1934, notes sur mon analyse avec Freud<sup>3</sup>*

Ce livre est rédigé d'après les notes que Wortis a prises de ses séances avec Freud. Ce texte montre bien que ce n'est pas parce qu'on rencontre un psychanalyste qu'on fait une analyse.

Joseph Wortis est un psychiatre américain, élève de Havelock Ellis et d'Adolf Meyer. Alors qu'il est encore interne, Ellis lui propose une bourse d'étude pour un travail de recherche sur l'homosexualité. Wortis accueille cette proposition comme une véritable aubaine professionnelle, qui lui prouve la confiance du docteur Ellis envers lui, et il y répond positivement. Cependant, il ne veut pas devenir sexologue, ni participer à un projet qui s'avérerait être un plaidoyer en faveur des homosexuels. Donc il accepte la bourse de recherche si elle lui permet de poursuivre ses études de psychiatrie générale, avec une spécialisation dans des travaux sur la sexualité. Il définit avec Meyer et Ellis le cadre de ses recherches : « Bien que je sois moi-même assez sceptique sur les dogmes et les prétentions de la psychanalyse, ne croyez-vous pas qu'il serait utile d'apprendre quelque chose à ce sujet en premier lieu ? Je pense qu'il est très important que j'acquière d'abord les techniques dont je me servirai plus tard, ne serait-ce que parce qu'à leur lumière, il me sera plus facile de parfaire mes connaissances théoriques et d'acquérir une expérience clinique. Par techniques, je veux dire une certaine connaissance de la physiologie, de l'endocrinologie, de la biochimie, de l'histo-pathologie, aussi bien que la psychanalyse (ou quelque chose d'approchant). » [16]

Il rencontre Freud au début du mois de septembre 1934<sup>4</sup>. « Son abord était franc, il allait droit au but et ne s'embarrassait pas de cérémonies. J'eus à expliquer ma présence. Je lui appris que j'avais reçu une bourse destinée à un travail de recherche dans le domaine de la psychologie sexuelle, que les fondateurs de cette bourse s'intéressaient spécialement au problème de l'homosexualité et que j'avais insisté pour étudier d'abord la psychiatrie en général avant de me lancer dans des recherches spécialisées. J'étais donc un étudiant débutant en psychiatrie. Et puisque mon projet demandait que je m'intéresse à la psychanalyse et à Freud lui-même, je lui serais reconnaissant de toute l'aide qu'il voudrait bien m'apporter. » [20] Freud refuse de dispenser une simple instruction théorique et propose une analyse didactique, puisque la seule façon d'apprendre la psychanalyse est de se faire psychanalyser.

C'est un Wortis très observateur qui nous fait part de ses premières impressions : « Pendant cette courte entrevue, Freud était assis en face de moi, de l'autre côté d'une petite table. Parfois, il se penchait sur le côté, s'appuyait à son bureau, l'air fureteur, vivement intéressé. Sa voix était basse et voilée et l'appareil métallique qu'il avait dans sa bouche (et qu'il portait depuis son opération) semblait le gêner considérablement. Son allemand était précis et réfléchi ; il détachait les syllabes et les mots. Il ne se gêna pas pour me poser un certain nombre de questions personnelles : mon âge, mon expérience, étais-je névrosé ? Étais-je sexuellement anormal ? Ma femme était-elle avec moi ? » [20-21] À la fin de l'entretien, Wortis parle d'Ellis et questionne Freud sur sa santé, dont les rumeurs laissent entendre qu'elle est mauvaise. « Toutes ces rumeurs sont fausses », répond Freud.

### Entre admiration et résistance

Wortis accepte d'entreprendre une analyse didactique, mais ne veut le faire qu'avec Freud. C'est au maître qu'il veut avoir affaire, au grand homme. C'est Freud ou rien. Lors d'un premier séjour à Vienne, Wortis avait adressé un petit mot à Freud, pour lui dire quel effet stimulant avaient eu sur lui ses écrits et le désir qu'il avait de le rencontrer avant de quitter Vienne, tout en pensant qu'un étudiant ne pouvait pas se permettre d'abuser du temps d'un homme aussi occupé. « Merci de votre mot amical et de la bonne volonté que vous mettez à renoncer à votre visite » [17], lui avait répondu Freud.

Wortis se dit dans un rapport de fascination avec Freud : « Je partageais le scepticisme d'Ellis, mais j'avais vis-à-vis de l'analyse un sentiment plus chaleureux, j'avais lu Freud avec fascination et j'étais très impatient de le rencontrer et de travailler avec lui. » [23]

Avant la dernière séance, Wortis rêve qu'il dit au revoir à Freud en des termes simples et amicaux. « Dans mon rêve, un de ses petits-fils [de Freud] déclarait son intention d'étudier la médecine puis la psychanalyse, mais je lui disais : "Le nom de Freud est suffisant. Vous n'avez rien de plus à faire." » [181] Toujours dans le rêve, Wortis demande un petit souvenir à Freud. « En dépit de ce que j'avais entendu sur mon compte, j'étais heureux d'avoir fait la connaissance d'un grand homme. » [181] Il demande effectivement un souvenir à Freud, qui lui donne un exemplaire des *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*. Wortis demande que Freud y écrive son nom. Il part donc avec le nom de Freud dans sa poche.

Dans son examen rétrospectif, qu'il a rédigé des années plus tard, c'est encore du *grand homme* qu'il parle.

Wortis cherche la caution des grands maîtres de son époque, pour parfaire sa formation : Meyer, fondateur de la psychiatrie américaine, Ellis, fondateur de la sexologie, Freud, fondateur de la psychanalyse.

### L'analyse

Dès le début du travail, Wortis précise à Freud qu'il agit contre l'avis d'Ellis.

Ellis occupe une place importante dans ce qui va se dérouler entre Freud et Wortis. C'est lui qui est à l'origine de l'attribution de la bourse de recherche. Wortis écrit qu'il était un des héros littéraires et scientifiques de ses années de collège. Ils entretiennent ensemble une correspondance amicale.

Ellis, qui est très sceptique à l'égard de la psychanalyse, déconseille à Wortis d'entreprendre une analyse didactique avec Freud, et il le lui dit explicitement à plusieurs reprises. Il insiste pour que Wortis garde son indépendance de jugement, son esprit critique et scientifique vis-à-vis de la psychanalyse et de Freud. Il n'hésite pas à lui faire parvenir la copie de la réponse que Freud lui a faite, à la suite de sa recommandation. Ellis l'encourage à garder sa liberté d'esprit et critique Freud sans retenue, situant les remarques de Freud sur le plan du ressentiment : « Son ressentiment est toujours principalement dirigé contre ceux qui, à une époque quelconque, ont été qualifiés de disciples puis l'ont quitté. » [57] Les remarques d'Ellis viennent renforcer les résistances déjà nombreuses de Wortis et lui servent de réassurance narcissique. Dans le cours de la cure, Ellis encourage Wortis à rencontrer Stekel, un médecin qui refuse l'inconscient et qui est très critique envers Freud, bien qu'il ait fait une analyse avec lui et contribué dans un premier temps au mouvement analytique. Dans son examen rétrospectif, Wortis reconnaît qu'Ellis a contribué à renforcer ses résistances à l'égard de

la psychanalyse. Ces éléments font partie de la cure de Wortis, puisqu'il en fait part à Freud.

C'est dans ce contexte que l'analyse commence le 9 octobre 1934. Elle s'achèvera le 30 janvier 1935. Il apparaît très vite que Wortis cherche à maintenir les choses au niveau didactique.

En préliminaire, Freud énonce : « Une analyse demande une heure par jour, cinq jours par semaine et commence par une période d'essai de quatorze jours au bout desquels les deux partenaires, docteur et patient, décident s'ils ont envie de continuer. » [30] Wortis est invité à s'allonger sur le divan. « Je n'aime pas que l'on me dévisage. » [30] Freud explique qu'il attend de lui une honnêteté absolue et qu'il dise tout ce qui lui passe par la tête, « que ce soit important ou pas, douloureux ou pas, hors de propos, absurde ou insultant. » [30]

Wortis commence en abordant l'époque où il s'est senti le plus proche de la névrose, c'est-à-dire l'année précédente, quand il a commencé à travailler dans un hôpital psychiatrique à Baltimore. « Je me sentais angoissé. Perdu dans ce nouvel hôpital, immense, après avoir étudié si longtemps à l'étranger, je n'avais alors plus de contact ni avec la réalité ni avec mes amis les plus chers. J'éprouvais des difficultés à me faire à la routine, inhabituelle pour moi, des devoirs de l'hôpital ; les perspectives qui s'ouvraient à moi n'étaient pas brillantes et j'avais tendance à me décourager. J'avais du mal à me mettre au travail et commençais à douter de mes capacités intellectuelles. Tous mes petits échecs, réels, ou imaginaires, furent dès lors associés à cette sévère autocritique. De petits ennuis somatiques me semblaient importants et j'en exagérais la signification. » [31] La proposition de la bourse de recherche arrive à ce moment et dégage l'horizon en ouvrant de nouvelles perspectives. Wortis explique alors comment il a traité son hypocondrie en lui apportant une attention scientifique. Elle s'est dissoute à mesure qu'il s'est persuadé d'en chercher les bases dans une certaine tendance émotionnelle dépressive. Freud l'interrompt au milieu de sa phrase. C'est l'heure, pense Wortis !

On ne peut pas dire que Freud pratiquait la séance à durée variable, mais on peut tout de même penser qu'il ne marchait pas non plus avec le chronomètre en main, au point d'arrêter la séance au milieu d'une phrase ! Même s'il tenait à ses cinq minutes de pause entre deux patients. On voit bien que le « c'est l'heure » rabat les choses et ne permet pas de faire question.

## Ouvrir l'Autre scène

Quand Freud en position d'Autre s'adresse à Wortis, il vise le sujet de l'inconscient, donc il s'adresse à lui sur l'axe symbolique. Tout au long des quatre mois, Wortis réagit très mal aux interventions de Freud : si Freud lui demande de répéter, il pense que c'est parce qu'il est sourd ! Quoi que Freud lui dise, il se sent froissé, mal jugé, déstabilisé, signe d'un écrasement de l'axe symbolique sur l'axe imaginaire. Freud a beau lui dire et répéter que la psychanalyse n'est pas une relation entre deux égaux, qu'il vise l'intérêt de l'analyse, rien n'y fait.

Toutefois, cette première séance n'est pas sans effets et Wortis les exprime en termes de menace. La menace consiste dans le réveil des mécanismes introspectifs désagréables, qui ne conduisent nulle part et qui risquent d'entraver l'activité et la concentration. Et « il y avait cette désagréable perspective de développer ce que Freud appelait *Widerstand*, ou résistance contre lui, mon actuel seigneur et maître, qui, pendant que je parlais, se posait en juge comme le Jéhovah sévère de l'Ancien Testament ; il ne semblait pas spécialement se donner de peine pour être accueillant ou rassurant et avait au contraire troublé sans motif notre association amicale en donnant, à mon avis, une importance exagérée à des questions d'argent. » [32]

De quoi parle Wortis ? Il s'est déjà engagé auprès de Freud pour une analyse didactique. Quand Freud lui donne son premier rendez-vous, Wortis confirme sa venue, mais il ajoute que la confirmation effective de l'arrangement doit venir des fondateurs de la bourse. « C'était eux qui devaient fournir l'argent, bien que leur câblogramme signifiât qu'il n'y aurait pas de problème à ce point de vue. Si pour une raison inconnue, ils changeaient d'avis, Freud serait payé jusqu'à ce jour. » [29] Freud lui fait comprendre que cette incertitude ne lui plaît pas : soit il est d'accord pour commencer, soit il ne l'est pas. Il pointe la position subjective de Wortis par une phrase dont ce dernier relève la tournure caractéristique : « Mais il n'en demeure pas moins que vous avez écrit cette lettre. Vous ne vouliez pas endosser la responsabilité, vous vouliez la partager avec moi. » [29] Wortis ne saisit pas, ou saisit trop bien, ce qui s'adresse à lui, mais le rabat sur des pinaileries financières, qui viennent perturber leur association amicale. C'est donc sur le plan de l'association amicale qu'il veut situer ses entretiens avec Freud, le grand homme.

Wortis est peu enclin à laisser librement flotter sa pensée. Il le dit explicitement à Freud. « J'étais influencé par sa présence et par ce qu'elle me faisait venir à l'esprit : sexe et névrose. » [34] « "Dites ce à quoi vous pensez", suggère Freud. "Je pense à ce que je pourrais dire" », répond

Wortis. [35] Freud réitère à plusieurs occasions, au cours des quatre mois, l'énonciation de la règle de la libre association.

Dès le 23 octobre (soit dès la onzième séance), Wortis écrit qu'il en a assez de fouiller en lui-même et qu'il préfère parler de points théoriques précis comme les fondements de la psychanalyse, le socialisme russe, l'hérédité, l'évolution des espèces selon Lamarck et Darwin, l'importance de l'environnement dans la constitution des névroses, etc. Quand il y concède, c'est du bout des lèvres. Lors des premières rencontres, il relate son histoire sur le mode du compte rendu, du *curriculum vitæ* : l'enfance, la puberté, l'adolescence, la vie adulte, les relations amoureuses, les difficultés... Il expose le récit de sa vie avec un certain détachement, voire de l'indifférence, il n'y est pas tout à fait, pourrait-on dire. Il se borne à parler de choses claires et superficielles. Il parle en général et se perd en abstractions. Il a trop d'idées et trop peu d'associations.

Un autre aspect de la menace réside dans la peur de perdre son indépendance de pensée et de jugement ; il a peur de l'emprise que Freud pourrait avoir sur lui. En cela, il reprend à son compte les préventions d'Ellis. « J'avais peut-être une certaine appréhension de la tournure que pourrait prendre l'analyse et les désagréments qu'elle pourrait apporter. » [39] Il avoue ne pas aimer ressusciter les infortunes passées, il redoute de les revivre, sans en être finalement débarrassé. « Rien n'est revécu, lui répond Freud. Tout vient de l'intérieur. S'il y a là quelque problème, ce dernier se manifesterait et sera résolu. » [65] Il redoute que l'analyse fasse surgir une névrose, alors qu'actuellement tout est sous contrôle. Il veut que cela reste agréable, il ne veut pas être ébranlé. Il a peur de son inconscient et redoute ce qui pourrait se dévoiler. Il hésite entre savoir et horreur de savoir et il opte pour le savoir scientifique, qui n'a rien en commun avec le savoir inconscient.

### Les symptômes et les rêves

Freud l'invite à mettre davantage ses problèmes en lumière. Il insiste pour que Wortis reparle de l'épisode « dépressif et hypocondriaque » de l'année précédente, il cherche à réactiver quelque chose de l'ordre de la douleur, la névrose latente, bien cachée derrière la forteresse à la Vauban.

Pour Freud, la première des forces à opposer au refoulement, c'est la souffrance. Il est nécessaire que le patient pâtisse. Ce n'est pas suffisant, mais c'est nécessaire. À la souffrance, il faudra ajouter le transfert positif. La souffrance, avec le désir de guérir qui l'accompagne, est un des moteurs de la cure avec le transfert positif.

La manœuvre de Freud n'est pas sans effet. Il se produit à chaque fois un petit épisode de morosité, de malaise, une petite vacillation psychique. « J'étais fatigué, légèrement déprimé, et plutôt indifférent. » [51] Quand il est un peu souffrant, Freud suppose que c'est la manifestation du conflit inconscient, Wortis que c'est parce qu'il s'est négligé.

Cependant, Freud ne ménage pas ses efforts, pour ouvrir cette autre dimension, pour installer la perspective d'une autre scène. Il l'invite à s'impliquer dans la série de ses dits.

Wortis raconte ses rêves, c'est ce que Freud attend. Cela va permettre d'aller voir de l'autre côté de la médaille.

Séance du 19 octobre. Le premier est un rêve dans lequel Wortis rend visite à Ellis et à sa femme dans leur maison. Beaucoup de monde entre dans la maison. « Comment diable tant de gens pourront-ils tenir dans cette petite maison ? Elle va éclater. » [44] Cette pensée si troublante le réveille. Wortis entreprend d'en donner ses interprétations. Il écrit : « Freud se mit en devoir de me donner ma première leçon réelle de psychanalyse. Quelques-unes des données étaient correctement interprétées. D'autres choses m'étaient cachées par mes opinions scientifiques préconçues et mes préjugés. Le rêve était un rêve d'anxiété et puisque le seul élément anormal était une idée hypocondriaque, c'est avec ça qu'il avait rapport. » [45]

Wortis associe sur l'épisode douloureux de l'année précédente, qui avait pris fin spontanément. Il pensait que Freud pensait que ces idées le troublaient encore. « Tout le monde a des petits troubles. Vous aviez seulement une petite phobie. On trouve chez chacun de nous quelques composantes névrotiques. » [47] Wortis est soulagé. « *Une petite phobie*, et au passé qui plus est, *la seule chose anormale* [...] Cela me semblait juste, peut-être flatteur. L'estime que j'avais pour moi n'était pas complètement détruite. » [47]

Il est soulagé, mais il ne va pas en rester là. Il va rediscuter point par point de tout cela à la séance suivante. Il juge les interprétations de Freud tirées par les cheveux. Il met en doute, il réfute, il rationalise.

Séance du 27 novembre. Rêve du théâtre. Il est au balcon, regarde un homme en uniforme militaire, qui jongle avec une épée. Il jette un coup d'œil vers l'orchestre. Il pense au danger de tomber. Il s'effraie et appelle sa femme à l'aide. Réveil. Freud lui donne une explication systématique, tout en lui disant que dans l'état actuel de l'analyse, il ne pense pas que Wortis l'acceptera. « [...] être assis au théâtre signifie observer un coït ; il arrive souvent que les enfants voient un rapport sexuel, et ils l'associent, peut-être avec raison, à un événement effrayant ou une agression : d'où un



aspect militaire ; le fait de tirer son épée de son fourreau symbolisait l'acte sexuel, même si dans le rêve l'épée était nue [...] La chute est un symbole constant de la féminité, en rapport avec "donner naissance" [...] Le rêve voulait donc dire que j'observais un coït, que je m'identifiais au partenaire féminin et que les éléments féminins qui existaient en moi, me troublaient. » [97] Wortis réagit à tout cela en proposant de trouver la confirmation (ou non) de la véracité de ses interprétations dans des études statistiques. Mais là encore, il est déstabilisé.

Wortis reparle de ces deux rêves dans son examen rétrospectif. « La série d'interprétations déplacées et inadéquates que Freud me donna au début de l'analyse (qu'une maison représente une matrice, une pièce de théâtre un coït, [...]) » [197] ont été décisives pour la suite. « En fait, je crois que nos voies se séparèrent à peu près au milieu de l'analyse. [...] Fondamentalement, je ne pouvais pas accepter les théories scientifiques de Freud, car, et son approche, et ses conclusions m'étaient suspectes. » [198] Wortis conclut que Freud se trompe, tout simplement. La construction psychanalytique dans son ensemble lui semble branlante, précaire et dénuée de fondements solides.

Il refuse, il dénie la dimension de l'inconscient. On ne peut pas dire qu'il n'y croit pas, il lui prête trop au contraire. « Cela me gênait que la psychanalyse semble se dresser claire et parfaite, comme une révélation divine, et que seuls puissent en partager les secrets ceux qui avaient la grâce. » [27] Néanmoins, il se dit tout à fait disposé à apprendre, prêt à écouter tout ce qui sera dit. Il s'offusque même, comment, de quel droit refuser l'accès à une somme de connaissances, à un homme de science, sous prétexte qu'il n'a pas de problème personnel ? Il insiste sur son désir sincère d'apprendre quelque chose sur la psychanalyse. Il veut obtenir un savoir objectif et scientifique sur la psychanalyse. Freud lui précise qu'il ne peut pas attendre de la psychanalyse des réponses toutes faites qu'il pourra mettre dans sa poche. Tout ce qu'elle peut faire, c'est éclairer quelques faits, les problèmes sont résolus par le patient.

Ce qui est en jeu pour Wortis, c'est l'estime qu'il a de lui, c'est-à-dire la façon dont il se voit et qu'il ne veut pas perdre. Ni perdre, ni entamer. Il n'aime pas baisser son estime sans acquérir quelque chose en retour, ce qui compense la perte. À la fin de son analyse, il conclut que, s'il n'avait rien gagné, au moins n'avait-il rien perdu, et qu'il s'en retournait en aussi bonne santé psychique qu'avant, sans non plus avoir aliéné son indépendance intellectuelle.

Freud a essayé vainement d'entamer la suffisance de Wortis. À chaque fois, il se retrouve confronté à Wortis qui s'offusque, qui critique, qui s'inscrit en faux, toujours avec une grande virulence, paré de sa caution d'homme de sciences, titulaire d'une bourse ! « Je ne conteste pas, lui répond Wortis, j'examine seulement d'un œil critique tout ce que vous dites. » [89] Cela donne lieu à des échanges musclés. Cela reste au niveau de la joute verbale, du débat d'idées. « Vous devriez avoir honte de vous conduire de la sorte : grogner et grommeler pendant trois jours parce que je vous ai dit ceci ou cela. Il va falloir que vous abandonniez cette susceptibilité. Vous devriez comprendre que cela ne m'intéresse pas de vous juger. Si je vous dis quelque chose, c'est dans l'intérêt de l'analyse et vous ne devriez pas vous inquiéter des motifs qui me font agir. » [69] Est-il possible d'attaquer cette position narcissique en la dénonçant ? Freud essaie d'ouvrir la dimension du désir de l'Autre, du savoir inconscient. Quelle que soit la direction que Freud prend, critique ou attitude bienveillante, Wortis reste sur la défensive. À la fin d'une séance, « Freud me fit un léger compliment en me disant que j'avais mieux travaillé cette fois-ci que précédemment. Je l'attribue, répondis-je, à une activité gonadique accrue. » [79] Wortis en reparle à la séance suivante. « J'étais heureux, qu'il soit satisfait de mon "travail", que je considérais, quant à moi, comme un jeu. "Je voulais simplement dire", reprit Freud, "que vous coopériez davantage et que vous critiquiez moins". » [80-81]

Toute cette autosatisfaction, cette suffisance, cette vanité, ce narcissisme exacerbés cachent pourtant quelque chose de plus pathétique. « Je ne me souciais pas tant de vos critiques, que du sentiment de ne pas être aimé. » [62] Est-ce cela que Wortis attend de Freud, un titre en poche, la reconnaissance du grand homme, le droit de figurer parmi les disciples ? On pourrait presque lui dire : ne te fais pas si grand, tu n'es pas si petit... Wortis voudrait se faire un nom, sortir de l'anonymat. « Je ne travaille pas actuellement à une grande découverte ; il est d'ailleurs peu probable que j'en fasse une un jour. » [83]

Quelles que soient les tentatives de Freud, Wortis reste imperméable à l'analyse. Freud le lui dit dès le 14 novembre 1934 : « [...] d'un point de vue analytique, nous n'allons pas bien loin. Vous êtes une personne que l'on appelle normale. Les processus qui vous ont amené à vous contenter de votre sort, sont les mêmes que ceux qui interviennent lors d'une psychanalyse, à savoir consolidation et adaptation. Vous pouvez être sûr que vous avez aussi vos refoulements, seulement ils ne se montrent pas. Rien ne vous pousse à les montrer. La seule raison que vous avez de coopérer à une analyse est votre curiosité scientifique. » [84-85] Puis le 13 décembre : « L'ennui, c'est que vous ne croyez probablement même pas à l'existence de

l'inconscient : vous vous attendez encore à trouver un accord entre l'interprétation d'un rêve et vos pensées conscientes. » [116] Effectivement, Wortis refuse sans cesse de se laisser diviser entre ses certitudes conscientes et ce qui lui échappe, qui provient de l'autre scène.

De l'avis des deux, il n'y a pas eu d'analyse. Freud lui refuse le droit de se recommander de son nom. Ce qui n'empêche pas Wortis de titrer son livre : « Notes sur mon analyse avec Freud ».

Il serait facile, dans l'après-coup, de dire ce que Freud aurait dû faire ou ne pas faire, dire ou ne pas dire. Ce que l'on sait de Freud dans ce texte, c'est ce que Wortis nous en dit. Les interventions de Freud sont celles que Wortis rapporte. L'intention agressive de Wortis n'est pas première. Bien au contraire, il est enthousiasmé à l'idée de peaufiner sa formation auprès d'un maître. Elle émerge de l'écart entre sa demande d'apprendre la psychanalyse et la proposition de Freud. Quand Wortis accepte de faire une analyse didactique avec Freud, il ne sait pas à quoi il s'engage. Il va se trouver confronté à de l'inédit et de l'inattendu. Les interventions de Freud visent et touchent le sujet de l'inconscient, elles ouvrent la perspective d'un savoir nouveau, d'un savoir autre. Cette perspective affole Wortis et déclenche les hostilités. Il ne veut rien en savoir et préfère rester dans un registre théorique et scientifique. Manifestement, Wortis ne demande pas une analyse à Freud et même il la refuse.

*Mots-clés : cure, transfert négatif, résistance.*

---

\* ↑ Cette intervention a été présentée dans le cadre du séminaire théorico-clinique « L'efficacité du transfert face aux symptômes », à Reims le 19 décembre 2019.

1. ↑ S. Freud, « La dynamique du transfert », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1985, p. 58-59.

2. ↑ S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1997, p. 88.

3. ↑ J. Wortis, *Psychanalyse à Vienne, 1934, notes sur mon analyse avec Freud*, Paris, Denoël, 1974. Les pages des citations seront données entre crochets dans le texte.

4. ↑ Wortis est alors âgé de 28 ans.